

Dieu semble n'avoir eu en vue que de la rendre grande aux yeux de toute l'Eglise, et d'accomplir les paroles prophétiques qui annoncent qu'un jour toutes les nations la déclareront bienheureuse. Ne dirait-on pas que les honneurs rendus à la Mère semblent éclipser ceux du Fils unique de Dieu, qui a droit à nos adorations, comme Dieu véritable.

Il nous est arrivé quelquefois, en entrant dans une de nos églises privilégiées où le culte de Marie est en si grand honneur, à Notre-Dame de Bonsecours, par exemple, de réfléchir à ce que doivent penser les protestants, en nous voyant si empressés aux pieds des autels de Marie. Ah les infortunés ! ils ne savent pas quelle douce joie on éprouve aux pieds de notre bonne mère, et en vérité ils sont bien dignes de nos pleurs, d'être plongés dans des ténèbres si épaisses.

Mais pour nous, catholiques romains, il n'y a rien qui nous gêne, et nous prions sans embarras l'auguste Reine des Anges. Nous savons qu'elle n'est pas la source éternelle de la grâce, mais nous croyons que Jésus, le médiateur éternel, l'a établie dispensatrice de tous ses trésors. Nous avouons bien haut que nous nous adressons à Marie avec une entière confiance, mais nous ne la faisons pas sortir dans notre esprit du rôle que Dieu a daigné lui confier, qui est de nous servir de médiatrice auprès du médiateur, en qui seul se trouve notre salut.

Oh ! Marie, est-ce que nous pouvons douter un instant que vous reteniez pour vous ce tribut de louanges, d'admiration, de vénération et d'amour que les fidèles ne cessent point de vous adresser ? Non, non, nous savons bien que si nous disions : Gloire, amour à Marie, votre cœur comme un écho fidèle, redit aussitôt : Gloire, amour à Dieu seul. Quel est votre désir, sinon de conduire à Jésus et de faire obtenir de lui la grâce du salut et de la sanctification. C'est ainsi que nous répondons à ceux qui blâment notre dévotion envers la Reine du Ciel.

Oui, nous en sommes certains, on ne trouvera point un seul fidèle que la dévotion à Marie n'ait pas conduit à la dévotion à Jésus. Marie est un appât que la divinité a jeté aux hommes pour les attirer plus suavement à Dieu ; et à coup sûr, Marie conduit tous ses enfants à Jésus. S'il en est autrement, dites sans crainte qu'on n'a qu'une fausse dévotion envers la Reine du Ciel, car alors on résiste à la seule chose qu'elle demande de nous.

Il y a dans chaque siècle des dévotions privilégiées qui ont un attrait particulier pour entraîner la masse des fidèles. Dieu tient ainsi en réserve des secrets de son amour pour ramener la foi et la piété au sein de l'Eglise. Or, il nous semble incontestable que, de nos jours, la dévotion que l'Esprit de Dieu répand le plus dans les âmes, c'est la dévotion si suave à Marie Immaculée. Si on jette un regard observateur sur la dévotion qui est le plus en honneur, il nous semble que l'on ne pourra éviter de constater ce fait éclatant.

Ne laissons donc pas écouler ce mois, sans nous mettre d'une manière spéciale sous la protection de l'auguste Marie. Qui ne sait combien elle est fidèle à protéger ceux qu'elle aime. Elle est terrible au démon, et toujours leur rage est impuissante sur les enfants de la Reine du Ciel. Aussi nous disons hautement : Ayons la dévotion la plus grande possible envers Marie, ne craignons pas d'excéder. Dès que nous confessons que Marie est une pure créature comme nous, nous n'avons rien à redouter, car Marie est plus puissante que nous ne pouvons le penser ; infiniment plus grande que nous ne pouvons imaginer ;

et il faut la foi pour reconnaître humblement tout ce que Dieu s'est plu à faire en faveur de cette créature privilégiée, qui est à la fois la Fille du Père, la Mère du Fils, et l'Épouse du Saint-Esprit.

Répétons avec joie tout par Marie, rien sans Marie, non pas qu'elle soit le médiateur absolu et nécessaire qui est Jésus, mais parce que tel est l'ordre que Dieu a bien voulu établir dans la dispensation des grâces divines. Pour nous, nous disons de cœur et de bouche : Gloire à Marie Immaculée ! Salut mois de Marie !

Une petite fille à Marie.

Marie est le nom de ma mère ;
Mais on m'a dit que j'en ai deux,
Que l'une est ici sur la terre,
Et que l'autre habite les cieux.

Toutes deux s'appellent Marie :
L'une est contente d'un baiser,
L'autre veut que l'enfant la prie ;
Toutes deux je veux les aimer.

Celle qui sur son cœur me presse,
Je la connais, je puis la voir ;
C'est Maman, qui d'une caresse,
M'éveille au jour, m'endort le soir.

L'autre, . . . jamais je ne l'ai vue ;
Mais on dit qu'elle me chérit,
Que souvent, du haut de la nue,
Elle me regarde et . . . sourit.

Que lorsque je serai bien sage
Et que la nuit je dormirai,
Je pourrai voir son beau visage . . .
Quel bonheur quand je la verrai !

Car on m'a dit qu'aucune chose
A sa beauté ne s'égalait ;
Maman, je sais, est blanche et rose,
Mais Elle . . . est blanche tout-à-fait !

Elle est aussi belle que bonne,
Elle aime les petits enfants ;
Joie et plaisir elle leur donne,
Et les préserve des méchants.

Aussi, bonne Mère, je t'aime !
J'ai fait un autel tout petit,
Je t'ai mis un beau diadème,
Et je t'ai là, près de mon lit.

Le soir, le matin, de ma couche,
Je vois Maman à tes genoux ;
Et puis elle apprend à ma bouche
A répéter ton nom si doux.

La campagne est toute fleurie,
C'est toi qui fais croître ces fleurs ;
Oh ! j'en prendrai dans la prairie,
Beaucoup, de toutes les couleurs.

Ton autel sera magnifique :
Le soir, tout le monde viendra ;
Nous chanterons un beau cantique,
Marie ! . . . et ton cœur l'entendra.